

Approches générales

Jean CARBONNIER

Université de droit de Paris

RÉSUMÉ. — Quelques mots pour trois fantômes qui sont restés sur le seuil : l'or, le Mammon et le manque d'argent.

L'Association française de philosophie du droit m'avait demandé d'ouvrir en quelques mots la première séance de son Colloque *de l'Argent*. C'était un très grand honneur, et je ne pouvais mieux faire en retour que de prendre très au sérieux mon rôle. Le rôle d'un président de séance n'est pas de préfacer ce qui va être dit : c'est, plus prosaïquement, de vérifier si tout le monde est bien là. Tant d'invitations, raconte-t-on, s'égarèrent ; tant d'amis peuvent oublier, ou avoir été oubliés (allez savoir).

À la vérité, quand j'avais lu le programme, si rigoureusement construit, si dense, je n'avais pu croire que quoi que ce fût y restât à désirer. Et il ne m'a fallu rien moins que les rêves d'une nuit pour que m'apparaissent des fantômes, trois fantômes se tenant par la main, qui regrettaient de n'avoir pas été conviés, alors que, sur le sujet, ils auraient eu beaucoup à nous apprendre.

Sans me dissimuler ce que ces doléances pouvaient avoir d'excessif, voire d'excentrique, il m'avait semblé qu'elles méritaient d'être écoutées, non point pour combler d'hypothétiques lacunes, mais pour susciter des réflexions et des discussions en marge du thème. Aussi, me transformant d'appariteur en vagemestre, m'étais-je autorisé à déposer trois messages à la porte du Colloque, comme je les jette maintenant dans la boîte aux idées des *Archives*.

I. — De l'or émane le premier message : l'or en barre, en poudre, en métaphores – tout l'or du monde. Il s'étonne de n'avoir pas été mis en vedette à côté de l'argent : d'habitude ils sont cités ensemble, en conjonction dans les mentalités, tels le soleil et la lune. En vain nous tenterions de lui expliquer qu'il n'y a pas eu exclusion, mais répartition des compétences, qu'il était naturel, puisque proverbial, de laisser la parole à l'argent, son office à lui étant le silence. Il rétorquera que parler d'or est aussi son affaire, rappelant que, jadis, il a triomphé dans les durs combats du bimétallisme, et qu'en définitive, à poids égal, il vaut beaucoup plus, beaucoup mieux que l'argent.

Arguments qui seraient persuasifs s'ils ne trahissaient un malentendu sur l'esprit même du Colloque. Il ne devait y être question ni de métal ni de valeur. L'Argent qui

est là, c'est l'infiniment abstrait, le nombre innomé, impalpable, en circulation, courant, fuyant comme un ruisseau d'avril, cependant que l'or, victime de sa propre majesté, n'a d'autre vocation que de demeurer à jamais dans les coffres des banques centrales.

Il eut l'air de se résigner à n'en plus sortir ; toutefois, avant d'en refermer sur lui les portes, il décocha cet avertissement :

De ne pas oublier que les rois mages, qui étaient des sages, en même temps que l'encens et la myrrhe, parfums éphémères, avaient apporté de l'or à qui vous savez, et que, selon les Pères de l'Église, l'or est symbole de prudence dans l'économie – l'économie des ménages ou celle des États.

II. — Je ne quitte pas les Pères de l'Église, car c'est saint Augustin en personne qui m'a transmis le second message. Non sans commentaires, celui-ci notamment, où il relate comment, dans la mythologie gréco-romaine, l'Argent avait été divinisé sous le nom de *Ploutos*. Un nom sans surprise ; seulement, *Ploutos* était fils de *Déméter*, laquelle, à Rome, n'était autre que *Cérès* : on ne peut mieux afficher que l'agriculture est la mère de toutes richesses. Mais à Carthage (c'est l'évêque d'Hippone qui poursuit) le Panthéon était différent : le dieu Argent n'y était ni romain ni grec ; il venait de la Phénicie ancestrale, et comme les Phéniciens avaient grande réputation de peuple habile au commerce, il portait témoignage à lui seul d'une évolution, d'un passage de l'économie rurale à l'économie financière. Mais qu'était-ce donc que ce faux dieu ? On l'appelait *le Mammon*. Étrange *Mammon*.

Par réminiscence de *Salammbô*, nous l'imaginerions facilement comme une sorte de *Moloch*, idole monstrueuse, dévoreuse d'enfants. Les Évangiles n'en disent pas tant. Aux deux endroits (Matthieu, VI, 24 ; Luc, XVI, 13) où fugitivement il est visé, le *Mammon* n'est caractérisé que par son contraire, plus précisément par leur incompatibilité réciproque. Nul ne peut servir deux maîtres... Parabole curieuse, où la comparaison est tirée d'une expérience désabusée de la psychologie servile : l'esclave en copropriété, qui se sent deux maîtres, saura louvoyer pour n'obéir à aucun. Mais de ce constat un impératif va se dégager par contre-calque : puisque deux maîtres ne peuvent être servis à la fois, il faut en choisir un. L'énergie même du commandement donner à penser que souvent les fidèles transigeaient avec lui, et servaient le *Mammon* six jours de la semaine, réservant au Tout Autre le septième jour.

Les textes sacrés qui enjoignent de choisir orientent le choix. Le *Mammon* agit comme un épouvantail : en lui l'Argent est diabolisé une fois pour toutes, et afin que personne ne s'y trompe, lui est collée de surcroît une étiquette infamante : il est *le Mammon d'iniquité*. Stigmate mystérieux : où est l'iniquité, derrière ou devant ? Les uns tiennent que l'iniquité est déjà dans la richesse acquise : l'argent n'a pu s'y accumuler que parce que quelque part il y a eu des ruptures d'équilibre, donc des injustices. Mais d'autres, qui au contraire sont prêts à amnistier les acquis, reportent l'iniquité sur la course à l'argent, la frénésie du « toujours plus », qui rendra aveugle aux injustices.

Cette dernière interprétation a le mérite de rejoindre une vérité populaire : que, si l'argent crée l'argent, il crée aussi le besoin d'en avoir davantage. C'est la ruse du *Mammon* : vous croyez le posséder et il vous possède. Autrement dit : « l'argent est un bon serviteur, mais un mauvais maître ». Sous cette forme, ce devait être une de ces

maximes de morale laïque qu'au début du siècle l'école communale cultivait avec bonheur. Je l'avais rencontrée comme sujet de rédaction dans une *prépa* (si j'ose dire) de certificat d'études. Au fond, c'était de la philosophie, une dialectique de l'utile et du juste qui est toujours d'actualité. Des écoliers ne pouvaient être à la hauteur d'un tel sujet. Je garde, néanmoins, le souvenir d'une observation dont l'instituteur avait assaisonné la remise d'une copie : « Pourquoi diable ! avoir parlé de ce Mammon ? Ça embrouillait tout. » Peut-être est-ce exactement ce que le lecteur se sera dit, au sortir de cette page.

III. — *Que diable !* On aura noté l'interjection. Il n'est pas de laïcité qui interdise d'invoquer ce personnage, pourtant religieux, quoique à sa manière. Et le fait est que, même avec des cornes usées, il est installé dans maintes locutions que la coutume a innocemment forgées. L'une d'elles, entre autres, a de quoi nous intriguer, d'autant plus directement qu'elle était inscrite en prologue au troisième des trois messages. C'est, il est vrai, un dicton archaïque, désuet presque : les dictionnaires d'aujourd'hui ne le mentionnent plus guère, alors qu'il appartenait à un folklore usuel un siècle plus tôt. Le diable est d'avoir une bourse, un porte-monnaie, et rien à loger dedans ; le diable, c'est « faute d'argent ». Gêne provisoire ou misère enkystée, qu'importait ? À une époque où la magie du crédit n'opérait que par privilège, le diable était l'incarnation populaire du manque d'argent, du désir sans réponse. Aubry et Rau auraient bien dû l'embaucher pour illustrer leur démonstration trop abstraite, que, même quand le patrimoine est vide, il y a quelqu'un pour le tenir.

Du message précédent à celui-ci, une analogie est perceptible, mais à front renversé. Tout à l'heure, la demande implicite était que l'excès d'argent fût plus clairement voué au diable ; cette fois, c'est le manque d'argent qui est en cause, et l'on voudrait bien l'exorciser. Mais il faudrait pour cela le connaître de plus près. Ne pas croire que ce qui n'existe pas ne puisse être objet de connaissance : la réalité qui manque se projette dans une autre réalité. À preuve, dans le code civil, un titre entier pour s'occuper de l'absence ; ou bien encore cet exemple baroque d'une énorme thèse de doctorat ès lettres s'employant à saisir *les absents de la poésie grecque*, les poètes dont les noms subsistent à peine, mais pas le moindre hémistiche. À preuve, surtout, tant d'impécunieux qui pourront témoigner des mille et une façons de manquer d'argent. Des vœux de pauvreté au R. M. I. en passant par les déficits publics, le champ de la recherche empirique est largement ouvert. Plus difficile est celui de la théorie : méditer sur le vide, le trou, le zéro, relève d'une métaphysique à donner le vertige. C'est probablement pour cette raison que le troisième message s'achevait *en belle page*, comme disent les imprimeurs, une page blanche en espérance de chapitres nouveaux.

95 rue de Vaugirard 75006 Paris